

**Le crime
gratuit ne paye
pas**

Roman noir

Tueur à gages est un métier comme un autre, tous les jours, on pointe, la seule différence ; c'est qu'après, on tire.

Marc Escayrol

PREMIER CHAPITRE

La genèse

Mon nom est Fernand Delcruyse.

J'ai trente et un ans et je suis un tueur, il y a dix ans que ça dure et il y a un mois encore, l'idée d'arrêter m'était totalement étrangère.

Je sais depuis peu que je suis en train de vivre les derniers instants de ma carrière, j'aurais pu continuer à mener cette vie d'enfer si je n'avais pas fait d'erreur, mais, avec la pression que j'ai mis sur les instances policières depuis plusieurs années, il m'est absolument interdit le moindre écart.

Je ne comprends pas bien encore comment j'ai pu faire cette erreur de débutant il y a deux semaines, montrer mes vrais papiers dans une poste restante alors que je suis recherché depuis des années était extrêmement risqué. Je dois être comme les ouvriers couvreurs qui vivent quotidiennement à côté du vide et en perdent l'appréhension. Connaître le danger ne l'éloigne pas pour autant, il serait même plus présent quand la méfiance disparaît et n'apporte plus sa protection.

Je pense que dix ans de vie dans un péril permanent m'a fait perdre la conscience du risque que j'avais de me faire prendre.

Cette vie de fuite permanente ne m'a pas préparé à envisager un retraite paisible et tardive sans d'autre souci que l'ignorance de sa durée.

Dans mon métier, on ne fait pas de vieux os et la fin est souvent brutale. Depuis que j'ai mis ma carte d'identité entre les doigts de cette fonctionnaire de la poste de Besançon, j'ai tout de suite compris qu'elle garderait en mémoire mon visage malgré mes lunettes foncées et mon petit chapeau d'été.

Je pense que mon signalement a été transmis à la police dans les heures qui ont suivi mon passage.

Cette fois-ci, malgré le signal d'alerte qui s'est instantanément déclenché en moi, je ne me suis pas sauvé une fois encore de mon dernier refuge : un petit meublé très tranquille à la lisière de la forêt de la banlieue bisontine.

Pourquoi ?

Peut-être plus envie de courir en vain...

Pourquoi reculer l'échéance qui devient inéluctable, j'ai été le plus fort pendant toutes ces années, j'ai été identifié comme un des criminels les plus recherchés d'Europe sans que la police n'ait jamais pu m'approcher d'assez près pour m'inquiéter mais tout a une fin et pour la première fois j'ai le pressentiment qu'elle est proche...

Criminel bien sûr, mais surtout coureur de fond, dans mon existence de *paria*, il ne faut pas penser à se poser pour une période définie, j'ai vécu comme l'oiseau qui suit les impulsions de son instinct qui l'éloigne du froid au bon moment et qui le ramène vers la nourriture quand il faut. Tout en restant en permanence assez vigilant pour s'envoler de la branche au moindre bruit suspect ou à la vue du premier prédateur.

Comme l'oiseau, j'ai vécu avec intensité cette vie de nomade qui pouvait s'interrompre sans le moindre avertissement, j'ai appris à ne pas m'encombrer de biens matériels qui n'auraient pu que me ralentir dans une fuite éventuelle.

Les seuls biens matériels qui aient trouvé grâce à mes yeux sont les voitures, les armes et les stylos, en fait, mes instruments de travail.

On n'échappe pas si facilement à sa condition d'ouvrier, sans avoir bien longtemps pratiqué, mes gènes m'ont toujours poussé vers le bel outil et le travail bien fait.

Une voiture à la puissance discrète mais présente et un automatique qui ne s'enraye pas sont des assurances-vie pour celui qui fait mon métier.

J'ai vite appris que pour ne pas susciter l'attention, il fallait éviter le tape à l'œil et le luxe ostentatoire.

Ce qui fait que me suis toujours habillé de façon discrète et confortable sans jamais arborer de vêtements qui paraissent n'avoir jamais quitté leur étiquette de prix tellement leur logo est connu.

Très tôt, il m'a fallu disparaître dans la masse et approcher la transparence, c'est une approche particulière des autres et une façon de se comporter qui fait l'essentiel de la démarche.

C'est probablement cette aptitude à me fondre dans la société sans attirer la moindre attention qui m'a rendu si difficile à localiser.

En dix ans, j'ai vécu dans la peau de tant de différentes personnes que je ne m'en souviens pas moi-même. C'est sûrement ce qui m'a fait perdre la notion du temps, je me suis incarné dans tellement de personnages que mes chasseurs avaient toujours une tête de retard.

Sans parler des courtes périodes qui me voyaient changer de sexe, pas de fantaisie particulière dans cette démarche, seulement la recherche de l'originalité qui fera que mes poursuivants cherchent dans la direction opposée à ma fuite.

Tout cela ressemble à un jeu mais la partie est trop longue, j'ai maintenant envie de quitter la table et de me reposer.

Je comprends très bien maintenant le sentiment du cerf acculé dont le cœur est prêt à exploser dans la poitrine pour avoir couru plus longtemps qu'il ne l'imaginait possible, à ce stade, la curée ne fait plus peur, elle est plutôt envisagée comme une délivrance. L'ordre des choses existe depuis si longtemps qu'il serait illusoire de penser qu'il puisse changer.

Jusqu'à hier, je pensai encore que j'étais le seul qui puisse m'arrêter, le temps, la solitude et le dégoût ont fait leur travail, j'ai perdu l'envie de courir.

Il semble que je suis parvenu au moment des bilans, moi qui n'ai jamais aimé compter, je vais peut-être devoir faire un petit effort.

Faudra-t'il qu'un jour ou l'autre je sois forcé de chercher dans ma mémoire pour étaler aux yeux de tous l'énormité de mes excès ?

Cette plongée profonde dans mon passé sera t'elle un soulagement, je n'en suis pas sûr, et moins encore d'accepter de vivre cette épreuve.

Combien de victimes devrais-je avoir sur la conscience ?

Vingt, quarante, cent ?

Je ne me suis jamais intéressé aux chiffres, je suis plutôt un littéraire.

Tuer me fait vivre et plus je tue, moins ma vie est difficile.

Aucun remords non plus, ce sentiment ne m'a jamais effleuré, étrange, non ?

Chacun de mes crimes m'apporte volupté, satisfaction et soulagement et un peu plus d'expérience pour aborder le suivant. Je suis un athlète du meurtre constamment à la recherche de la performance. Je remets tout en jeu à chaque homicide. Je ne tue pas pour en tirer un revenu, je méprise d'ailleurs au plus haut point ceux qui suppriment par contrat.

C'est devenu pour moi aussi indispensable que respirer ou manger, la seule différence est que je peux laisser passer plus de temps entre deux bouffées ou bouchées.

Cette conscience d'avoir cette fonction dans notre société si encline à catégoriser s'est imposée à moi après avoir réalisé plusieurs meurtres sans difficulté particulière.

Mais il faut que je sois clair, le plaisir n'est pas venu immédiatement, j'ai d'abord tué comme chacun rêverai de le faire par moment si il n'y avait pas ces sacrées lois qui limitent de façon sévère les instincts que nous avons reçus de nos ancêtres.

J'ai bien essayé de me défendre, il est toujours mauvais d'être le jouet de ses instincts, mais que faire contre un naturel qui revient au galop, autant essayer d'empêcher la marée de monter en édifiant une digue de sable seul sur la plage, ceux qui ont essayé

savent que le répit est de très faible durée et que l'on se retrouve vite dos au problème.

Alors à quoi bon combattre ?

Je ne voulais pas me retrouver comme mon ami Paul, homosexuel notoire, qui avait mis plus de vingt ans à reconnaître ses penchants alors que tous ses amis l'avaient fait pour lui depuis qu'ils le connaissaient.

Le sort n'avait pas voulu faire de moi un inverti, j'avais tiré la carte meurtrier compulsif, comme Paul, je n'avais rien demandé mais j'avais plus vite compris que mon ami qu'il valait mieux pour ma santé mentale me laisser aller sur cette voie offerte que de chercher à remonter au *crawl* le torrent impétueux qui m'emmenait vers mon destin.

Je me suis donc rangé dans la catégorie des fatalistes mais si j'accepte les poussées du destin, je reste un ouvrier dans l'âme.

Ouvrier avec toute la noblesse de ce mot qui s'étiolait aussi vite que se perdait la maîtrise du travail manuel.

Je viens d'une famille d'ouvriers dont les origines se perdent dans les âges mais qui ont su bâtir une descendance de petits outils du capitalisme détenteur de cette adresse innée qui faisait de chaque outil leur prolongement naturel.

Quitte à avoir une besogne à accomplir, aussi basse soit elle, je tenais à ce que le travail soit irréprochable, j'avais cette conscience du travail bien fait qui n'est plus présente dans les générations présentes, je pense avec le recul que c'est grâce à cette qualité que je suis encore en vie et en liberté.

Quitte à devoir assurer la fonction de tueur, pas question de le faire comme un amateur qui ne saurait pas maîtriser ses pulsions sauvages mais bien en professionnel avec toutes les références de qualité attachées à ce mot.

J'ai depuis bien longtemps accepté mon sacerdoce de tueur comme d'autres admettent d'être maîtres d'école ou marins au long cours.

Quand je repense à mes premières victimes et à la banalité des méthodes que j'employais alors pour les faire passer de vie à trépas, j'ai presque honte.

Me reviennent soudain les images d'un de ces petits meurtres de mes début, bien avant que je ne sois reconnu comme un fou dangereux...

Pour abattre ce petit directeur de banque d'une balle entre les deux yeux, il fallait vraiment que j'aie la tête ailleurs pour ne pas imaginer les conséquences.

Pourtant, ce jour là, je devais être en forme, les huit balles du chargeur du Parabellum y étaient passées et la caissière, le chargé de clientèle et le gardien avaient subi le même sort que leur directeur.

Cette hécatombe de mes tout débuts a dû m'encourager car dans les semaines qui suivirent, je n'ai pas pu me retenir et j'ai recommencé.

Si je me rappelle bien, j'avais cette fois laissé le Luger dans son *holster* et ma nouvelle victime avait succombé dans d'atroces souffrances après avoir bu mon cocktail spécial : rhum, nectar de banane, orange sanguine, miel et... soude caustique.

Je peux maintenant me rendre compte du chemin parcouru depuis ces dix ans.

Les tueurs ordinaires recherchent l'anonymat mais je ne suis pas parvenu à échapper à la célébrité.

J'étais pourtant quelqu'un de tout ordinaire, mes parents étaient ouvriers à la C.F.T.N, la Compagnie Française des Textiles du Nord. Cette société centenaire employait trois cent personnes dans le petit hameau à l'ombre et dans la poussière de deux terrils. La plupart des ouvriers habitait au village et considérait cette entreprise comme une évidence professionnelle. Que la C.F.T.N emploie la moitié du personnel qu'elle utilisait cinquante ans plus tôt était la conséquence cumulée de l'automatisation à outrance et de la concurrence des tissus étrangers. Je pensais comme les autres ouvriers que cette baisse

des ventes était un épiphénomène de la grande instabilité commerciale mondiale et je ne m'en inquiétais pas particulièrement. Comme mes parents, mon ambition n'allait pas plus loin que celle de décrocher un poste à la C.F.T.N et d'y terminer ma carrière comme pensaient toujours le faire mes parents. J'étais si convaincu que mon futur était dans cette bâtisse de brique rouge au toit en dents de scie que je décidais d'arrêter mes études avant le baccalauréat pour suivre un enseignement technique et passer un CAP de mécanicien textile et suivre les pas de mon père.

Ce diplôme en poche, à mes vingt et un ans, mon père avait obtenu comme faveur de me faire embaucher à l'atelier dentelles. J'étais chargé de faire des nœuds et de remplacer les fuseaux de coton vides par des neufs et cela, sans arrêter la machine.

J'avais une rangée entière de machines sous ma responsabilité et je ne chômais pas, enfin pas encore.

Six mois après mon embauche, j'étais avec mes parents résignés dans le piquet de grève qui manifestait contre le démontage des machines et leur installation au Pakistan.

Ce premier contact avec le monde industriel m'avait vraiment déçu.

Vu mon ancienneté dans ce premier emploi, je ne bénéficiai que d'une indemnité de licenciement symbolique.

Le plus ennuyeux était qu'avec ma spécialité, je n'avais plus aucune chance de trouver un emploi dans la région proche, la C.F.T.N étant la dernière entreprise textile de la région.

A leur âge, mes parents n'avaient plus d'illusions sur leurs chances de réinsertion. Ils s'inscrivirent donc pour les quelques années qui les séparaient de la retraite dans l'entreprise également à quatre initiales; la fameuse A.N.P.E qui employait un personnel de plus en plus nombreux chaque année. Autant attendre la venue d'un miracle...

Sans m'en rendre compte, j'avais commencé ma carrière de tueur en supprimant de façon méthodique les journées passées avec mes parents dans notre maison de la cité Pompeï.

Quand je pense qu'une bande d'élus se sont réunis pour trouver que le nom d'une ruine est le plus adapté pour baptiser une cité ouvrière, il faut croire qu'il savent que la qualité de la construction lui permettra d'être rapidement en rapport avec la clinquante plaque en émail bleu qui en garnit l'entrée.

Ma révolte vient de ces détails bénins qui prouvent que certains décident du sort des autres en utilisant un pouvoir qui leur a été confié sur leurs bonnes paroles.

Le monde réel me décevait, il suffisait que je regarde autour de moi pour ne voir que misère, tristesse et désolation.

On ne choisit pas toujours son lieu de vie, mes parents n'avaient pas eu cette chance et je suivais sur leur lancée en me satisfaisant de ce que l'existence m'avait apporté. Elle m'avait donné le goût de la lecture depuis ma petite enfance et j'y trouvais de grandes joies solitaires.

Ma collection de romans policiers m'aidait à ne pas sombrer dans la déprime.

J'en lisais au moins un par jour et cette plongée dans le monde de la violence me passionnait.

J'étais tellement pénétré par cette littérature et ses codes que je décidai un matin de septembre d'aligner moi aussi des mots sur le papier pour raconter une histoire noire.

Cela se révéla bien plus difficile que je ne l'avais pensé.

Ecrire ma première page me prit une semaine, pas que j'écrive lentement mais les feuilles se retrouvaient en boules autour de ma table au bout de trois ou quatre phrases. C'était assez déprimant et cela n'entamait pas ma volonté de continuer mais les pages que je retenais étaient toujours aussi peu nombreuses.

On ne passe pas de lecteur compulsif à écrivain débutant sans difficultés. Ces deux espèces qui ne peuvent exister l'une sans

l'autre semblent intimement voisines mais ne se nourrissent pas de la même atmosphère.

La séparation invisible qui les sépare est mythique, combien de lecteurs se soucient des tourments de la création vécus par l'auteur du livre qui les passionne ?

Si tous les auteurs sont des anciens lecteurs, changer de statut n'est pas à la portée de tout possesseur de bibliothèque.

Chaque journée que je vivais dans ma nouvelle peau d'écrivain débutant commençait dans la peine.

Je savais déjà que la majorité des écrivains étaient du matin, après des rituels tous aussi variés que personnels, ils jetaient sur la feuille le résultat d'une nuit de maturation. Je savais également que leur fécondité était variable, entre une et vingt pages par jour pour les plus prolifiques.

Je n'avais pas à cette époque l'audace ou l'outrecuidance de révolutionner les méthodes de mes maîtres, je me levai donc à l'aube et après un petit-déjeuner très sommaire, je m'installai à une petite table que j'avais installée devant la fenêtre de ma chambre pour profiter de la lumière.

A cette époque, j'utilisai le stylo plume à encre violette qui me rappelait mes années d'école communale, quand la vie était si simple.

J'écrivais dans un cahier à grands carreaux et à marge rouge en laissant une ligne pour les corrections éventuelles.

De corrections, je n'avais pas encore le loisir d'en faire. J'étais tellement déçu par les mots qui s'alignaient sur la page blanche que je ne voyais pas d'autre solution que la remise à zéro.

J'utilisai alors la méthode favorite de mon professeur de français du cours moyen. J'appliquai fermement une règle sur la ligne rouge de la marge et d'un geste sec et sûr, je la déchirai en partant du haut de la page.

Cette déchirure me faisait le plus grand mal, ce son chaud et crépitant était la marque de mon impuissance à exprimer mes sentiments et mes idées.

J'aurai tellement aimé avoir le plaisir de tourner une page pour en attaquer une nouvelle que de me voir cerné par ces boulettes de feuilles déchirées me plongeait dans une colère mêlée de désespoir. J'ai été tenté plusieurs fois de renoncer et d'oublier mon projet jusqu'à ce qu'apparaisse enfin le premier paragraphe qui me donne du plaisir à en relire les lignes.

La magie de l'écriture opérait sous mes yeux, les mots étaient à leur place et chacun remplissait son rôle.

En me relisant une dizaine de fois, j'en venais à prendre de l'audace et à oser libérer et écrire ce que je pensais devoir garder secret.

Je découvrais après seulement quelques heures d'essai littéraire que l'écriture se nourrit au plus profond de son auteur. Je voulais initialement écrire une histoire pleine d'optimisme et de soleil pour oublier mon quotidien lugubre mais mon imagination n'était pas encore assez libérée pour que j'inonde mes pages de soleil et de chants de grillons.

Tout se bouscule dans ma tête, j'ai tant de choses à dire que je pense qu'il serait plus simple de les écrire mais, devant ma feuille blanche, je ne sais pas par quoi faire commencer mon histoire. Pour qu'elle soit plus facile à comprendre, il faudrait peut-être que je vous en dise un peu plus sur moi et comment j'en suis arrivé là.

Je suis né au centre hospitalier de Douai, mes parents habitaient Pecquencourt à une dizaine de kilomètres de Douai.

J'ai donc vécu dans cette petite ville minière les vingt premières années de ma vie, je n'ai jamais vraiment réussi à m'en éloigner et je suis de plus en plus convaincu que j'y finirai mes jours.

Je ne connais pourtant que peu d'endroits aussi peu attachants que Pecquencourt, aucun passé glorieux, un présent sinistre et un futur incertain.

Le monde est imparfait mais l'Homme est conçu de manière à accepter et parfois apprécier l'endroit de son origine.

Sans effort aucun, je me trouvais donc bien à l'endroit qui m'avait vu naître.

En vingt et un ans, je n'avais quitté le pied de mon terroir que pendant des périodes très courtes. Les vacances d'été ne nous permettaient pas de sortir du département car nous allions avec une régularité systématique passer ces congés dans notre caravane garée à l'année au camping de Calais.

Ces congés se déroulaient invariablement pendant le mois d'août car mon père avait décrété dans un passé incertain que c'était le meilleur mois pour profiter des vacances.

Je ne me plaignais pas de ce choix, regarder le ballet des ferries du coin de l'œil pendant que je me prélassais sur une chaise longue au soleil me convenait parfaitement.

Ces vacances passaient d'autant plus vite que je ne restais jamais seul longtemps. Je n'ai pas souvenir d'une seule de ces vacances depuis mon adolescence qui n'ait été accompagnée par une petite amie en vacances comme moi.

C'est dans un bunker de la plage de Calais, l'année de mes dix-sept ans, que j'ai découvert dans les bras d'Alicia le plaisir d'être un homme.

L'année suivante, je recommençais avec Cécile, puis il y eut Sonia, Valérie, Adèle, Corinne et toutes celles dont j'ai oublié les noms et les détails physiques.

Après ces intermèdes estivaux, nous rentrions sans déplaisir dans notre maison du pays minier.

Il faut avoir vécu dans ces petites cités propres pour savoir que tout est différent de l'image sordide qui y est rattachée. Notre cité, comme beaucoup d'autres d'ailleurs avait échappé aux noms de rues en héros de l'histoire communiste, toutes les rues portaient donc des noms de fleurs enchanteurs.

Ces corons de brique rouge sont d'une propreté exemplaire et bénéficient de tout le confort, nous avions aussi des toilettes dans la maison et non plus dans le jardin !

L'espace était le premier vrai luxe dont nous étions privés. Ces maisons ont été conçues pour des familles d'ouvriers. Il faut croire que dans l'imaginaire des patrons, quand un ouvrier a terminé sa journée de travail, il n'aspire plus qu'à aller dormir et que pour se faire, deux mètres carrés suffisent.

Mais pour ressentir la frustration du manque d'espace, il faut avoir vécu où le regard peut s'égarer et où les meubles ne se touchent pas.

Je suis fils unique et cela m'a donné la chance d'avoir depuis que je suis tout petit ma chambre personnelle.

C'était mon domaine réservé et un accord tacite avec mes parents faisait qu'ils ne franchissaient jamais ma porte sans m'en avoir demandé la permission. Probablement un des avantages de la filiation unique, j'étais un petit roi à la maison et je profitai de tous les privilèges de cette situation.

Mais peu de conditions sont immuables, je devais vite m'en rendre compte, depuis que la C.F.T.N nous avait viré comme des malpropres, mes parents avaient beaucoup changé.

Les dégâts se voyaient de façon très nette sur ma mère, elle qui ne passait pas une semaine sans passer chez son coiffeur de la rue du Commerce dans la ville voisine avait subitement cessé d'y aller et ses belles permanentes toujours impeccables avaient fait place à des cheveux au mieux recouverts d'un fichu.

Le reste était à l'avenant, ses petites robes de couleurs qu'elle changeait régulièrement restaient dans la penderie et elle ne sortait plus qu'avec un imperméable de couleur indéfinie qui la noyait dans le paysage urbain.

Elle était gaie auparavant, toujours en train de fredonner la dernière chanson en vogue diffusée par le poste de radio allumé du matin au soir pendant les jours de repos.

La radio n'était plus branchée que le matin pour écouter les mauvaises nouvelles et ne fournissait plus sa bouillie de bonne humeur artificielle et de rires convenus dans la petite maison.

Mon père était un conservateur, pour lui le choix était simple, quand on est chômeur, on se plonge dans l'alcool.

Lui, qui avait lu tout les Rougon-Macquart, allait devenir un personnage de roman.

Quand il travaillait, il ne passait au café que les dimanches matins pour faire son tiercé avec ses copains de l'usine Tony Kapinsky et Robert Judaszak, deux polonais d'origine qui faisaient plus de façons pour sortir d'un bistrot que pour y entrer.

Il y était maintenant fourré de dix heures du matin jusqu'à la fermeture.

Comme pour ma mère, je pouvais également rapidement me rendre compte du changement physique sur mon père, lui qui avait encore des cheveux assez abondants et foncés commença à les perdre et les survivants s'éclaircissaient dans tous les sens du terme de mois en mois.

Mon père buvait et jouait sa prime de licenciement avec une telle régularité et avec une telle application qu'il la transforma en souvenir en six mois.

Puis vint la période des combines, petits trafics divers, achat de cartouches de cigarettes de contrebande pour les revendre au détail, vente des bibelots qui semblaient avoir une place immuable dans la maison dans les brocantes de la région les samedis et les dimanches pour ramener une poignée d'euros et poursuite sans relâche des six bons numéros au loto.

Voir le spectacle désolant de deux adultes qui semblaient dans la désespérance sans essayer de combattre un minimum m'attristait. Ma première expérience professionnelle ne m'avait pas montré de façon flagrante que l'accomplissement de l'homme passait par le travail.

J'avais sous les yeux de manière permanente la preuve que l'homme était dépendant du travail et que la sortie brutale de ce cycle pouvait causer autant de dégâts qu'un sevrage mal organisé. J'avais heureusement mes livres pour m'évader, même si les endroits où les actions se déroulaient étaient les plus glauques

que l'on puisse imaginer. Les faubourgs de Harlem ou les bas-fonds du Bronx ne sont pas connus comme des endroits particulièrement propices à évoquer la légèreté de vivre et l'exotisme tropical.

Le noir ne me faisait pas peur, je vivais dedans depuis que j'étais tout petit, l'anthracite faisait partie de mon paysage, je me sentais donc parfaitement à l'aise dans ces paysages nord américain de brique foncée et de structures en fer rouillé.

C'était surtout les personnages que j'admirais, ces tueurs sanguinaires ni états d'âmes (attention jeu de mots) m'impressionnaient par leur calme dans l'action.

Ils n'avaient jamais peur de se prendre une balle ni du châtement éventuel de la justice des hommes.

Ils étaient mes héros, dans ces romans, il y avait aussi bien souvent des flics ou des détectives bien typés américains avec de règle générale un penchant marqué pour le bourbon à haute dose. Pour compléter le tableau, dans ces histoires à la construction stéréotypée, une blonde aux formes généreuses n'était jamais bien loin.

Ma chambre devenait jaune et noire, je chassais dans les brocantes du week-end ces petits livres à la couverture cartonnée bicolore aux titres si évocateurs qu'ils étaient un programme à eux seuls.

Je passais ainsi des heures, les fesses sur mon lit et la tête de l'autre côté de l'Atlantique à oublier mon quotidien.

Je consommait facilement trois de ces petits romans par semaine. Cette évasion littéraire m'évitait de voir de façon flagrante la déchéance de mes parents.

Je m'étais rapidement rendu compte que je ne serais pas de force à les empêcher de se détruire.

Face à moi, ils étaient honteux de cette situation contre laquelle ils ne se débattaient plus.

Le sujet n'était d'ailleurs pas abordé à la maison, on ne parlait plus beaucoup d'ailleurs entre nous.

Ma mère cultivait sa dépression, mon père entretenait sa cirrhose pendant que je laissais le monde s'effondrer autour de moi.

Ce désastre était silencieux, cela ressemblait au film de l'effondrement d'une tour au ralenti dont on a coupé le son.

Qui peut retenir une tour qui a décidé de se répandre au sol ?

Je ne me sentais pas ce courage, je restai spectateur de ce désastre annoncé.

Le compte à rebours avait commencé, les ouvriers avaient commencé à placer les charges explosives dans les piliers principaux de la structure, encore quelques semaines de perçage et on pourrait appuyer sur le détonateur principal.

Les questions d'argent n'étaient jamais abordées à la maison mais je sentais bien que l'on était entré en période d'austérité depuis plusieurs mois.

On ne mangeait plus de viande depuis bien longtemps et l'ordinaire se résumait de plus en plus souvent à des conserves de bas de gamme achetées chez le *hard-discounter* de la zone industrielle.

Les repas, quand ils étaient pris en commun à la maison, n'étaient plus le moment d'échange comme dans le passé, les têtes étaient baissées vers les assiettes ou tournées vers la télé qui restait allumée du matin au soir.

Un soir de mai, j'étais sorti me changer les idées en regardant passer les jeunes femmes qui mettaient pour les premières fois de l'année leurs robes légères. Le soleil avait bien réchauffé les petites maisons du coron et je me rendis vite compte que l'ambiance était chaude aussi à la maison.

Avant d'ouvrir la porte, j'entendais déjà mon père crier comme il avait pris l'habitude de le faire quand le débat de la journée avait été animé et que le patron du café des sports avait bien fait son boulot en n'oubliant pas une seule fois de servir une tournée aux trois orateurs.

Mon père, quand il était avec ses deux autres partenaires de comptoir, Tony et Robert, devenait un autre homme, il se transformait en spécialiste en tout.

C'était surtout devenu un expert de la critique avec l'aide du jus de houblon et l'émulation de ses deux compères.

Aucun sujet n'était épargné, la politique et ses vedettes du moment pouvaient facilement les occuper pendant une heure ou deux, un petit détour par les affaires et comment les patrons traitaient les pauvres ouvriers, et sans savoir comment, le sujet des femmes arrivait sur le comptoir vers l'heure de l'apéro et on refaisait la liste de toutes les filles au sang chaud qui n'étaient pas trop avares de leurs charmes à l'usine.

Rien de tel pour se chauffer la tête que de se rappeler ces coïts furtifs dans le magasin au dentelles, où l'on emmenait sa conquête pour la trousser en une dizaine de minutes pendant la pause avec le cœur plus emballé par le risque de se faire prendre que par l'action en cours.

Tous les trois avaient des souvenirs de ce genre, certains en avaient un peu plus que d'autres mais les plus marquants étaient souvent ceux des rencontres qui ne s'étaient pas exactement déroulées comme prévues.

Ils avaient tous en tête la Marie-Jeanne qui n'écartait les cuisses que pour les contremaîtres ou les chefs de service et qui aurait bien aimé accrocher à son tableau de chasse le directeur du personnel. Il y avait aussi, heureusement pour eux, la Louison qui ne savait pas dire non et qui prenait son plaisir en poussant une longue plainte ininterrompue, ce qui rendait la rencontre trop bruyante dans le hangar aux dentelles. Elle ne se faisait donc prendre que dans la machinerie pour que le bruit de son plaisir soit couvert par celui des cames et des navettes en mouvement.

C'est vrai que dans ces usines remplies de femmes, les hommes avaient un peu le statut de coqs au milieu de la volière.

Même moi, pendant les six mois de mon court séjour dans l'usine, j'avais plusieurs fois eu la chance de visiter l'atelier aux dentelles en bonne compagnie.

Il est vrai qu'avec mon jeune âge, mes longs cheveux bouclés et mon dynamisme que je trimballais d'une machine à une autre, je faisais plus envie que pitié.

Les clins d'œil des filles faisaient donc partie de mon quotidien et je me devais d'être sélectif pour ne pas avoir à m'engager sur trop de pistes à la fois.

Je suis une personne calme et réfléchie, je ne me dispersais donc pas.

J'avais jeté mon dévolu sur Marinette, une petite brune marrante qui n'avait pas sa langue dans sa poche et qui savait de toutes façons très bien s'en servir.

Notre liaison dura les quatre premiers mois de mon affectation à la C.F.T.N mais la jalousie de Nina y mit fin très rapidement.

Elle avait bien remarqué notre manège à Marinette et moi pendant les pauses du midi quand nous nous éloignons des groupes qui déjeunaient ensemble pour aller dans les stocks de coton ou sous les grandes tables de l'atelier des draps pour faire exulter nos sangs bouillonnants. Nina ne supportait plus de voir revenir Marinette auprès des autres avec les cheveux en bataille et le regard encore dans le souvenir du chavirement récent de ses sens.

Nina était une vraie perverse, Marinette semblait bien être une adversaire de taille qui, sur le plan horizontal, paraissait me donner totale satisfaction. Elle ne pourrait donc pas l'affronter à la loyale pour que les sentiments seuls décident à qui profiteraient mes coups de rein.

Pour arriver à ses fins, il apparaissait bien que rien ni personne ne saurait s'élever en obstacle, ou alors en prenant beaucoup de risques.

Marinette et Nina travaillaient dans le même atelier, l'une était aussi douce et simple que l'autre était brûlante et compliquée.

Je n'avais vraiment aucune conscience du conflit qui allait éclater et dont j'étais l'enjeu. J'étais, bien entendu, parfaitement lucide sur l'intérêt que me portait Nina mais je n'aurai jamais imaginé à quels gestes extrêmes peut mener une passion incontrôlée. Avant de sombrer dans le diabolique, Nina avait cherché à me prendre à Marinette par la seule force de sa séduction, mais elle me semblait si fiévreuse et exigeante que j'en avais presque peur. Cette fille était un challenge, du genre de celle que l'on arrive à accrocher à son cheptel qu'une fois ou deux dans une complète carrière de séducteur, je n'avais qu'une vingtaine d'années et je ne me sentais pas vraiment à la hauteur. Je n'avais pas encore appris que, quand le choix d'une femme s'est porté sur un homme, il n'a plus grand-chose à dire si il veut éviter les soucis. Il sera idéalisé le temps que ses défauts seront masqués par le feu de la passion.

Si j'avais su à quel point Nina était déterminée à me compter dans la liste de ses conquêtes et quels risques elle était prête à prendre pour y parvenir, je me serais bien sûr laissé faire.

Quand je pense aux difficultés qu'il faut vaincre pour faire passer une femme du camp des hésitantes ou des négationnistes dans celui des femmes qui veulent bien, je me serais un peu plus intéressé à Nina. Peu d'hommes ont l'occasion de croiser dans leur vie amoureuse des femmes de feu comme elle.

Tout en elle annonçait la flamboyance, elle cachait sous le fichu réglementaire une toison bouclée et touffue aussi rouge que le pelage d'un renard. Ses grands yeux verts étaient en contraste parfait avec sa bouche qu'elle avait à tout moment délicatement et précisément peint d'un rouge sang.

Si j'avais eu l'expérience des femmes que j'ai maintenant, j'aurai instantanément remarqué en Nina cette flamme dans le regard que l'on ne rencontre que chez les prédateurs.

On se fabrique grâce aux rencontres que l'on a la chance ou la malchance de faire dans son existence.

Nina fut la première personne vraiment dangereuse que je croisai mais on ne se rend compte de ces choses que trop tard.

Si j'avais eu cette méfiance instinctive qui me caractérise maintenant, Marinette vivrait probablement encore.

Quand j'y repense, j'ai un vague sentiment de tristesse qui ne suffit pas à me faire regretter le chemin que j'ai pris.

Qui a tué Marinette ?

Aujourd'hui encore, personne d'autre que moi et Nina ne le sait.

Quand son corps a été retrouvé, ou plutôt ce qu'il en restait, dans la broyeuse à tissu qui tournait toute la journée derrière les ateliers, la police conclut rapidement à l'accident stupide.

Elle était chargée tous les soirs de venir jeter toutes les coupes de dentelles à défauts dans cette broyeuse, elle connaissait le danger de cette machine et ne se penchait pas au-dessus du grand entonnoir en tôle qui envoyait tous les rebuts de tissu de l'usine vers les grandes vis sans fin coupantes comme des rasoirs qui transformaient en charpie toute matière en un temps record.

Marinette n'avait pas bu ce soir là, elle n'était pas plus fatiguée qu'une autre fin de journée de la semaine, elle avait tout simplement été aidée par Nina à plonger la tête la première dans la grande broyeuse. Cette fille jalouse l'avait attendue, cachée derrière un conduit de ventilation, elle savait à quelle heure elle arriverait avec les bras tellement chargés qu'elle aurait du mal à voir devant elle. Quand elle s'était ruée sur sa victime pour la pousser vers la broyeuse, la pauvre fille ne vit rien arriver.

Marinette s'était débattue et avait bien essayé de se retenir sur les parois glissantes du grand tube d'acier mais Nina avait l'avantage de la surprise et une fois que la tête était engagée dans l'entonnoir, il ne lui resta plus qu'à lui décoller les pieds du sol pour que le poids du corps entier fasse le reste et entraîne la pauvre Marinette vers son sanglant destin.

Nina avait pensé à la mise en scène, avant de laisser le corps basculer vers la mise en purée, elle avait gardé un mocassin de Marinette qu'elle avait posé bien évidence près d'un gros tube de

carton qui servait de mandrin à pièce de tissu et qui était supposé être le responsable de l'accident.

L'enquête de la police fut rapidement menée, personne ne connaissait d'ennemi à Marinette, je fus peut-être le seul qui aurait pu concentrer quelques soupçons si nos étreintes avaient été moins discrètes.

Pas de témoins, pas d'ennemis, pas de mobile, victime qui roule sur un tube et perd l'équilibre, l'affaire Marinette n'en devint pas une et fut classée en accident. Le patron de l'usine dut quand même payer une forte amende et faire modifier sa machine par trop dangereuse.

Cet accident m'avait rendu bien triste car j'avais pris goût aux agaceries de Marinette et à ces coupures dans la journée de travail qui me faisaient aller gagner ma vie avec bien plus d'entrain que mes collègues.

Je ne commençais à avoir des doutes sur l'implication de Nina dans cette triste affaire que quelques jours après l'enterrement qui emmena tout le personnel de l'usine à la suite du cercueil payé par la direction de la C.F.T.N.

Lors de cette procession à travers le petit village, elle s'était placée à côté de moi et m'avait dit une phrase dont je ne compris pas immédiatement le sens.

-Elle aurait dû faire attention, elle n'en serait pas là aujourd'hui !

Ces quelques mots me laissèrent perplexe, j'étais tellement pur et naïf à cette époque que je n'aurai jamais pu imaginer que l'on en vienne à tuer pour arriver à son but dans une affaire sentimentale.

Dans les romans policiers que je dévorais, le sentimentalisme n'était pas de mise, il aurait fait passer le héros pour un tendre et c'était une erreur qu'il fallait absolument éviter.

Un tueur qui aurait pleurniché sur le bord de son lit en regardant la photo de celle qui ne veut pas de lui ou qui l'aurait plaqué aurait fait tomber immédiatement le bouquin des mains du lecteur.

Dans ces histoires, les affaires de cœur, ou pour être plus précis, de fesses, ne faisaient pas cas de l'avis de la proie féminine, car il était évident qu'elle était par avance conquise.

Cela ne me choquait pas, j'avais eu la chance de ne pas avoir à trop me battre pour avoir des succès féminins et dans les rares cas où j'étais quitté avant d'avoir eu le temps ou l'idée d'en prendre l'initiative, il ne se passait rarement plus d'un mois avant que je n'aie une nouvelle amie.

La remarque de Nina me trotta dans la tête plusieurs jours sans que je puisse y trouver un sens, cela en devenait tellement obsédant qu'un soir, à la sortie de l'usine, je me décidai à lui demander ce qu'elle avait voulu dire.

Elle fit sa mystérieuse et avec son air mystérieux me lança l'invitation suivante :

-Rejoins moi à huit heures sur la terrasse du Café de la Grand-place de Douai, tu comprendra mieux.

Pourquoi tant de manières pour répondre à une simple question ?

Je n'avais pas à hésiter, ma curiosité devait être satisfaite, j'y serais bien sûr.

Qu'est ce que Nina avait à voir avec l'accident de Marinette ?

Pourquoi ces mystères et cette discrétion pour me rencontrer ?

Nina était elle devenue paranoïaque ?

Je n'avais pas d'autre choix que de me rendre au rendez-vous fixé à une dizaine de kilomètres de l'usine.

Quand j'arrivais face à la terrasse qui se répandait sur la Grand-place, j'eus du mal à reconnaître Nina. Presque autant qu'elle à ne pas laisser asseoir un importun sur le siège qu'elle avait laissé vide à son côté face à la petite table ronde.

Elle était méconnaissable, la petite ouvrière discrète de l'usine.

Son fichu immuable enlevé, toute sa chevelure explosait en toison léonine qui concentrait sur elle tous les rayons de soleil de cette superbe soirée d'été.

Au lieu de ses éternels *jeans* et *sweat-shirt* qu'elle portait à l'usine, elle avait mis ce soir un chemisier vert sombre et une jupe du même rouge que celui qui garnissait ses lèvres.

Avec tant d'attraits concentrés sur une seule personne, rien d'étonnant à ce que tous les dragueurs de l'endroit n'aient essayé de tenter leur chance.

Je laissai donc le dernier raseur se faire éconduire et me faufilais entre les tables pour me placer entre le soleil et Nina.

Comment n'avais pas pu voir à quel point cette fille était belle !

Moi qui n'avais d'habitude pas mes yeux dans ma poche pour repérer les beaux petits lots qui me passaient devant le nez, j'étais resté pratiquement insensible devant elle alors que nous nous croisions plusieurs fois par jour dans les ateliers.

Dans ces moments là, je me parle et je m'encourage pour la suite à venir du genre :

-Mon petit Fernand, il va falloir assurer, elle t'a pas demandé de venir là juste pour descendre une chuche-mourette. (Nom d'un apéritif local qui m'a toujours fait marrer).

Ce fut Nina qui me fit descendre de mes discussions avec moi-même pour m'inviter à m'asseoir à son côté.

-Je savais que tu viendrais, dit-elle avec assurance en me regardant droit dans les yeux.

Elle, qui voulait une rencontre discrète, était en train de me faire un sacré numéro.

Maintenant, c'était moi qui étais devenu le point convergent des regards des clients du bistrot.

Si Nina avait pris le temps de se changer et de faire un effort de toilette, je n'avais absolument pas imaginé que la rencontre puisse prendre la forme d'une rencontre sentimentale. J'étais donc en *jeans* presque propres, avec un tee-shirt offert par une marque d'alcool.

On pouvait tout de suite voir dans les yeux des types qui avaient été éconduits par Nina une certaine incrédulité sur l'allure du veinard qu'elle invitait à sa table.

Si je suis un peu lent au démarrage, je monte heureusement assez rapidement dans les tours, alors en voyant les frais qu'avait fait Nina, je me suis tout de suite douté qu'il y avait du potentiel dans ce petit canon qui venait d'enlever sa bâche.

Me laisser s'asseoir à sa table ne faisait pourtant pas de moi immédiatement son petit tirailleur attiré, pour l'instant c'était elle qui m'enflammait et pas moi qui approchait mon brandon rougeoyant de sa mèche.

J'en avais complètement oublié ce qui m'avait amené là; la phrase si étrange qui n'avait pas arrêté de me trotter dans la tête ces derniers jours.

Comme je ne savais pas bien par où commencer, après les compliments tout naturels qui me venaient aux lèvres, je rentrais dans le vif du sujet :

-Nina, tu peux m'expliquer maintenant, s'il te plait?

Elle commença par faire sa surprise, mais en voyant mon regard changer dans le mauvais sens arrêta de faire sa maligne, elle prit un ton grave pour me demander :

-Que veux tu savoir ?

-Tout bien sûr !

Alors en regardant à droite et à gauche et en baissant la voix, Nina s'approcha de mon oreille et me dit seulement :

-Ce n'était pas un accident.

-Tu déconnes ! Et l'enquête ? Ils n'ont rien trouvé.

-Normal, j'ai fait gaffe.

Je venais de prendre deux claques dans la figure, d'abord trouver Nina dans la peau d'une femme qui aurait fait bander un vieillard sous bêtabloquants et ensuite apprendre que cette femme était impliquée dans la mort de ma petite amie.

Je pense avec le recul que c'est à ce moment précis que ma vie a pris sans que j'en sois encore bien conscient une direction un peu particulière. Si j'avais été normal ou plutôt ressemblant à la grande majorité de mes semblables, je ne serais pas resté assis à côté de Nina pour en découvrir plus sur ses actes de la semaine

passée, j'aurai dû courir la dénoncer au premier poste de police et tout faire pour qu'on l'enferme, ou au pire mettre le maximum de distance entre elle et moi.

Au lieu de ça, probablement par mimétisme, je baissai également ma voix et notre conversation devint totalement inaudible aux voisins même les plus proches.

J'étais comme le brochet ferré qui ne peut faire autrement que suivre la ligne qui se tend et le rapproche de la surface, mes coups de queue seraient pour plus tard, je voulais savoir.

Ce n'était pas le désir de vengeance qui m'animait ni une curiosité malade de lectrice de journal à sensations du dimanche mais bien une irrépressible attirance pour le phénomène universel qui n'oublie personne; la mort.

Nina, en plus d'être belle, avait cette différence avec les autres qu'elle avait délibérément raccourci le temps de vie d'une personne et cela sans paraître avoir sa vie personnelle bouleversée.

Je venais de rencontrer une femme de la même trempe que les héros des romans que je lisais à longueur d'année.

Nina était également surprise, en me donnant ce rendez-vous, elle prenait un grand risque.

Elle était d'une grande honnêteté avec elle-même, elle avait tué par amour, elle irait au bout de sa démarche et comme j'étais déjà son mobile, elle avait décidé de faire également de moi son juge.

Sa liberté aurait pu prendre fin cette soirée, c'était aussi pour cette raison qu'elle avait tout fait pour être à son avantage devant des caméras éventuelles.

Elle avait bien sûr rêvé de me voir accepter son acte, mais même dans ses rêves les plus fous, elle n'avait jamais imaginé que je sois à ce point sur sa longueur d'onde.

Son geste était fou, mais je ne la classais pas dans les folles, cette femme aurait dû me faire peur mais je ne voyais que douceur et tendresse dans son regard.

Je m'étonnais de ne ressentir aucune envie de vengeance, Marinette sortait de mon souvenir à une vitesse surprenante. Je sentais bien que Nina allait prendre de la place dans ma vie et qu'il fallait déblayer un peu le terrain pour qu'elle s'y installe.

Nina devint ainsi la personne qui me tenait le plus à cœur, je ne perdais pas au change avec Nina, rien de ce qui faisait l'originalité de Marinette n'était inconnu de Nina, à croire qu'elles avaient fait leur éducation sexuelle ensemble.

Nina était une tueuse au lit avant tout, elle me laissait sans énergie après nos séances de chevauchées frénétiques. Elle ne se satisfaisait pas de demi mesures, elle voulait que nos plaisirs soient entiers et que chaque copulation soit couronnée par un orgasme puissant et partagé.

Je n'avais rien contre, bien au contraire, mais je dois avouer qu'il m'arrivait de rentrer chez moi avec la lame de scie qui avait perdu plusieurs dents.

Le retour à la maison était vécu comme une trêve, je me ressourçais, je cicatrisais, je remettais les fluides à niveau avant de retourner sur le champ de bataille pour affronter une fois encore ma fantastique maîtresse.

En cadeau de bienvenue, elle m'avait offert sur l'oreiller l'histoire détaillée du meurtre de Marinette, elle savait ne pas me choquer, j'étais l'élève qui cherche à bien faire et qui assiste avec toute son attention au cours d'un professeur renommé.

Je voulais tout savoir sur son histoire, son enfance, son adolescence et si Marinette était sa première victime.

Nina m'aimait aveuglément, elle vivait sur un nuage depuis notre rencontre, elle pensait qu'elle allait se réveiller et que tout le noir de sa vie allait recouvrir son paysage comme le faisait la poussière des terrils sur les corons mais chaque jour lui apportait un peu plus d'amour de ma part et elle se faisait une joie de fouiller dans ses souvenirs pour me raconter son encore jeune existence.

Pour certaines personnes on peut parler de destin ou de prédisposition, c'était le cas pour Nina.

Cette prédisposition naturelle à raccourcir la durée de vie de ses congénères s'était révélée dès ses premières minutes.

Sa mère qui l'avait porté avec amour n'a pas survécu à sa libération.

Quand la petite fille était née, toute l'attention de l'équipe médicale s'était soudain détournée d'elle pour tenter de juguler l'hémorragie de l'utérus qui s'était déclenchée chez sa mère pendant son accouchement plus que difficile.

Nina était née dans le sang, ce baptême écarlate fut déterminant pour le reste de son existence.

Ce premier meurtre qui donnait toutes les apparences d'un accident avait rangé Nina dans la catégorie des victimes alors qu'elle était coupable au plus haut point.

Si elle avait pu être noyée comme un chaton indésiré dans les premières heures de sa vie, celui qui aurait maintenu fermement le couvercle de la lessiveuse malgré les coups et les cris aurait épargné bien des vies.

Mais il n'est pas courant dans nos sociétés modernes de se priver des nouveaux venus sans tout tenter pour les accrocher à la vie. La santé de Nina était insolemment vigoureuse quand celle de sa mère était au plus bas.

La position transversale qu'avait adoptée la petite fille était à l'origine de la déchirure qui n'avait pu être suturée par les instances médicales. Nina n'aurait pas pu trouver de méthode plus efficace pour supprimer sa génitrice, l'anémie et l'hémophilie de sa mère ne lui permirent pas de survivre à ses blessures internes.

Nina était l'orpheline au destin le plus précoce que l'on puisse imaginer. Elle serait tueuse comme d'autres sont vierges ou capricornes, c'était le signe que sa mère avait involontairement donné à sa vie en perdant la sienne.

Ce n'était bien sûr pas un souvenir conscient de Nina mais ce qui était resté gravé dans son esprit comme scène sanglante de son arrivée sur cette Terre.

Son père, qui adorait sa femme, n'avait jamais pu accepter ces deux événements familiaux associés.

Fallait-il que le Créateur soit cruel pour lui enlever la femme qui était la lumière de ses jours en lui apportant sa progéniture ?

Le prix était décidément trop lourd à payer, il ne voyait en Nina que l'instrument qui avait déchiré les entrailles de sa femme.

Il n'avait jamais pu avoir envers elle de vrai mouvement de tendresse et d'admiration.

Elle avait donc grandie ballottée entre ses grands parents et ses tantes dans un milieu familial qui n'évoquait jamais devant elle le souvenir de la disparue.

Sa vocation de tueuse ne se déclara pas immédiatement, comme pour les grands prédateurs de la nature, il faut se préparer à sa fonction et cela prend plusieurs années.

Avant de devenir tigre aux dents longues et au regard perçant, on est chaton joueur et insouciant.

Nina avait ce sens animal qui la rendait très consciente de son environnement, elle était très sensible aux odeurs et aux bruits les plus ténus.

Elle adorait se promener en forêt avec son grand-père. Il convient plutôt de parler de futaie car dans le pays minier, le boisage des galeries de mines avait exterminé les dernières espèces d'arbres qui n'avaient pas été utilisées par la construction marine dans les siècles précédents.

Ils partaient tous les deux pendant plusieurs heures, Nina cueillait des fleurs sauvages pendant que son grand-père ramassait des bouts de bois de formes bizarres pour en faire des petits jouets qu'il taillait avec son couteau. Nina revenait donc de ces petites promenades presque chaque fois avec un nouvel objet original qu'elle rangeait sur la petite étagère de sa chambre.

Ce fut probablement la période la plus paisible de la vie de Nina, elle recevait assez d'amour de la part de ses grands parents pour compenser celui qu'elle aurait pu recevoir de ses parents si elle avait eu une naissance conventionnelle.

On imagine souvent que les tueurs ont une enfance où ils révèlent des instincts sadiques ou brutaux, ce n'était absolument pas le cas de Nina qui était la plus sage de petites filles et la plus douce qui soit envers les animaux.

Les enfants sont innocents, c'est bien connu et rien ni personne ne la poussait vers la voie qui deviendrait la sienne.

Vocation ou destin, Nina pouvait elle choisir une autre existence ?

Sa vie était comme un chemin entrecoupé de carrefours à embranchements multiples, elle suivait une route sans vraiment réfléchir où cela allait la mener.

Dans ses premières années, les choix étaient faits pour elle, tant qu'elle resta dans son cocon familial, elle se comporta comme une petite fille de son âge.

L'entrée à l'école réveilla ses instincts endormis

Les apparences étaient pourtant trompeuses, qui aurait pu discerner ce tempérament diabolique derrière les beaux yeux verts de cette petite fille bien sage ?

Son innocence évidente était sa marque de fabrique, l'air angélique que lui donnaient ses longs cheveux bouclés faisait d'elle la plus improbable des coupables.

Comme dans toutes les professions, les qualités naturelles et les prédispositions sont indispensables pour parvenir au plus haut niveau.

Nina avait rapidement acquis ce regard vif et enveloppant qui lui permettait de se concentrer sur sa victime tout en ayant une vision panoramique de l'endroit où elle se trouvait.

Ce regard si efficace, presque animal, fut pendant les premières années de son existence sa différence essentielle avec ses petits camarades.

Elle développa pendant ses sept premières années son instinct de prédateur en étudiant attentivement tout son entourage.

Nina patienta quelques années avant de commencer sa carrière meurtrière.

Sa deuxième victime fut une camarade de classe. La petite Morgane avait eu la très mauvaise idée de passer première de sa classe. Nina s'était fait déposséder de cette position avec surprise, c'était une excellente élève qui n'avait aucune difficulté pour retenir ses leçons et faire ses devoirs.

Morgane était parfaite, toujours assise au premier rang, elle buvait les mots de sa maîtresse et était souvent la première à terminer ses exercices.

Quand Nina entendit l'annonce du classement, elle sentit monter en elle une fureur impossible à contenir. Cette sensation était nouvelle pour elle.

Elle n'avait jamais encore ressenti à ce point son système sanguin s'exprimer. Elle sentait ses battements de cœur très distinctement dans son oreille, cela en devenait presque assourdissant, il fallait calmer ce feu intérieur.

L'évidence s'imposa à elle, tant que Morgane existerait, elle ne serait pas en paix, cette rivale devait donc disparaître.

Cette idée n'est pas courante dans l'esprit d'un enfant, à cet âge, le concept de mort est totalement abstrait et incompris, il n'y a d'ailleurs pas d'exemples de crimes commis par des enfants.

Les seuls exemples connus sont des cas de maladresse d'enfants qui ont tué autour d'eux avec une arme chargée sans aucune intention de faire le mal, mais chez Nina, c'était la décision et la détermination qui la différençiait des autres enfants de son âge.

Cette précocité dans l'envie de faire disparaître était évidemment anormale mais malheureusement indécélable.

Il était trop tard pour tenter d'arrêter Nina dans sa volonté de sortir de son paysage la trop brillante Morgane.

Sa stratégie était déjà construite, sans en avoir parlé autour d'elle, elle avait déjà construit un plan.

Pour bien pouvoir prendre le contrôle de son ennemi, il faut le connaître, et dans la connaissance d'une future victime, ce sont les détails qui sont importants.

De façon toute naturelle, Nina pénétra dans le cercle proche de Morgane, elle cacha tout son ressentiment sous la forme d'une amitié factice.

Elle fit cette approche de la même façon que la lionne s'approche de l'impala dans la savane, à pas comptés et sous le vent de façon à ne surgir qu'au moment choisi par elle.

Morgane était parfaite dans le rôle de la gazelle qui va se faire croquer, elle avait cette façon de ne pas voir le danger arriver qui montrait rapidement que le combat serait déséquilibré.

Nina n'eut aucune peine à se faire admettre dans le cercle des petites copines de Morgane qui jouaient ensemble à chaque récréation.

Nina attendait son heure, il fallait qu'une faille se présente dans l'enveloppe si parfaite de Morgane. Elle n'eut pas très longtemps à attendre.

Elles ne se quittaient plus et étaient maintenant assises côte à côte en classe.

Morgane n'était pas avare de confidences et plutôt du genre bavarde, c'est ainsi que, sans poser de questions, Nina apprit que sa nouvelle amie était allergique.

Elle n'y prêta d'abord pas attention, c'était la première fois qu'elle entendait ce mot et elle n'en connaissait pas le sens.

Ce ne fut qu'en entendant Morgane insister sur les dangers de cette pathologie qu'elle devint plus attentive.

Morgane lui expliqua en détail qu'elle ne devait en aucun cas manger d'aliment à base d'arachide sous peine de faire une crise qui pouvait lui être mortelle.

Pour qu'elle ne prenne aucun risque, elle venait chaque matin en classe avec sa nourriture du midi qui était réchauffée en cuisine.

Cette solution avait été choisie comme la plus sûre pour une élève qui devait manger à la cantine.

Dès le lendemain, Nina demandait à ses grands parents de lui donner à manger des plats à base de cacahuètes, cette lubie soudaine ne fut pas écoutée, dans le Nord, la cuisine est assez différente de ce qui se mange en Afrique et ses grands parents étaient des gens assez traditionnels sur ce plan là, alors elle dû se débrouiller toute seule. En allant faire les courses avec sa grand-mère, elle lisait attentivement toutes les étiquettes à grand-peine. Elle parvint finalement à jeter dans le chariot un sachet de cacahuètes salées à force de réclamer.

Son plan était simple, elle devait mettre dans le plat de Morgane de la poudre de cacahuète sans que cette dernière ne s'en rende compte.

Pas si compliqué qu'il n'y parait quand on sait à quel point sont animés les repas dans les cantines.

Nina était entrée dans son état de grand calme extérieur avec cet intense bouillonnement intérieur. Elle avait choisi le moment où l'attention des surveillants était entièrement concentrée sur une autre table que la leur pour se verser dans la paume de la main la poudre finement broyée qu'elle avait préparée avec soin les jours précédents.

Il fallait maintenant que la poudre se retrouve dans l'assiette de sa voisine sans que personne ne se rende compte de la manœuvre. Elle attendit que la carafe d'eau soit au bout de la table pour se lever et se pencha en passant au dessus de l'assiette de Morgane. Pendant ce mouvement, Nina ouvrit sa main et la poudre se déposa en pluie sur une purée en sauce.

Tout en continuant de parler pour détourner l'attention, elle surveillait de façon très discrète l'ingestion du poison par sa voisine.

Elle n'eut pas longtemps à attendre, après deux cuillérées ingurgitées en parlant, elle s'interrompit soudain, son visage si clair d'habitude vira au rouge et elle commença à chercher sa respiration en inhalant avec force. Elle se mit à appeler à l'aide en remuant les bras au dessus d'elle, elle était maintenant écarlate

et ses yeux étaient exorbités par l'effroi de ne plus sentir l'air parvenir à ses poumons.

Les autres élèves de la table se levèrent aussi pour signaler aux surveillants qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Nina profita de ce remue-ménage pour échanger son assiette avec celle de sa voisine et pour la finir en vitesse.

Plus personne ne faisait attention à elle car on avait emmené Morgane au dehors pour qu'elle puisse mieux respirer, Nina eut tout son temps pour finir son assiette et l'essuyer proprement avec son pain. Quelques minutes plus tard, une ambulance du SAMU s'arrêtait dans la cour pour emmener la petite Morgane qui avait perdu connaissance.

La directrice de l'école connaissait bien entendu la maladie de Morgane, elle fit immédiatement son enquête pour savoir ce qu'elle avait mangé, en voyant à sa place laissée vide une assiette avec le même contenu que celles de ses voisines, elle conclut à une responsabilité des femmes de service.

L'interrogatoire ne donna rien, chacun ayant le souvenir d'avoir bien réchauffé et servi le plat amené par l'élève le matin.

Plus étrange encore, le plat servi ce jour à la cantine ne comportait que des traces d'huile d'arachide qui n'auraient pas dû causer un tel effet à la petite fille.

Morgane fut sauvée de justesse, mais elle ne revint pas en classe avant trois semaines, elle quitta définitivement la cantine et toutes ces péripéties lui firent perdre sa première place au classement général.

Nina retrouva donc la place qu'elle avait perdue quelques semaines et ne fut plus inquiétée pour le reste de son année scolaire.

C'était le genre d'histoire que j'adorais entendre de la bouche de Nina, nous passions des heures dans son grand lit à nous raconter les aventures de nos courtes vies. Elle habitait un petit meublé à des retraités qui avaient trouvé ce moyen d'arrondir leur retraite.

Ce petit studio avait une entrée indépendante, ce qui me permettait de venir la voir ou de la quitter à des heures inconvenables.

Venir chez Nina me permettait de sortir de chez moi et d'échapper aux sempiternelles questions de mes parents sur mon futur et mes relations sentimentales.

Quand je franchissais la porte de son petit studio, je laissais derrière moi tous mes soucis de la vie quotidienne.

J'étais d'une discrétion totale dans mes relations avec Nina, non pas que j'ai eu honte d'elle mais mon instinct me dictait de façon confuse de ne pas me montrer avec elle aux yeux des autres.

Il est vrai que mon veuvage était récent et dans notre petit village un écart de conduite aurait vite fait le tour des commères du quartier.

Je côtoyais donc ma nouvelle amie à l'usine sans pratiquer les exercices de gymnastique qui nous étaient si chers à Marinette et à moi.

Je réservais nos galipettes à nos longues soirées dans sa chambre ou dans la ruine d'une exploitation minière qui avait été laissée à l'abandon depuis une vingtaine d'années.

A l'ombre de ces grandes tours en dentelle d'acier qui ne remonteraient plus jamais de mineur ni de charbon, nous avons trouvé un petit coin discret dans l'ancien bâtiment des douches.

Tout était cassé dans notre repaire, les carreaux qui recouvraient dans le passé les murs du sol au plafond avaient disparu pour la plupart et ceux qui restaient accrochés n'étaient plus entiers. Tous les tuyaux de l'installation sanitaire avaient été pillés et il ne restaient comme souvenirs que les trous des colliers qui les retenaient aux murs. Cette grande pièce avait un recoin maçonné qui abritait dans le passé la chaudière, elle avait aussi disparu et nous avons placé à cet endroit un matelas de récupération qui apportait tout le confort nécessaire à nos ébats.

Cette pièce du premier étage était située comme un nid d'aigle, par les grilles de ventilation, on pouvait immédiatement voir

arriver tout importun qui aurait eu l'audace de venir troubler nos moments de solitude à deux.

Ils étaient rares, ces inconscients qui venaient s'aventurer sur le domaine que nous nous étions approprié.

Les enfants qui venaient jouer dans les ruines ne nous dérangent pas car ils osaient rarement pénétrer dans cette grande pièce qui laissait raisonner les voix de façon assez sinistre.

La salle la plus angoissante n'était pas bien loin et son nom avait probablement un pouvoir évocateur certain sur les enfants.

La salle de pendus devait son nom à son usage, les mineurs qui remontaient du fond s'y changeaient et avaient leurs affaires dans un panier suspendu à une ficelle qui passait dans une poulie accrochée au plafond.

Aujourd'hui les poulies étaient encore là et seules quelques ficelles bloquées laissaient imaginer l'usage qui en était fait.

C'était l'été, et je pense que c'était la seule période de l'année où ce nid pouvait avoir ce petit air accueillant.

En hiver, il aurait repris cet aspect sinistre que possède toute ruine industrielle et nous aurions probablement cherché un autre nid.

Mais nous nous nourrissions de cette atmosphère pesante et nous aimions défier cette sinistralité omniprésente.

Nina était plus à l'aise que moi dans cette ruine, j'enviais son aisance mais je ne laissais rien paraître du sentiment de mal-être qui m'envahissait par instants.

J'oubliais ces instants dans ce cadre idéal pour parler ensemble de ce qui nous fascinait tous les deux ; la Mort.

Pour moi, ce concept était totalement abstrait, dans mon entourage, tout le monde profitait d'une santé sans faille apparente et ma première confrontation avec ce phénomène universel était très récente puisque le premier cadavre que j'avais croisé était celui de Marinette.

J'étais donc un débutant fasciné loin de m'imaginer quel bon faucheur j'allais devenir.

Je crois à l'instinct et aux influences extérieures, je n'étais pas par hasard avec Nina et nous ne passions pas nos soirées dans cette ruine industrielle pour le plaisir de l'inconfort.

Nous étions là parce que c'était tout simplement notre place, je dirais même notre palace et que nous n'aurions pas été mieux ailleurs. Cette fosse était connue dans la région pour le drame qui s'y était déroulé quelques vingt ans plus tôt.

Près de cinquante mineurs y avaient trouvé la mort, ensevelis sous le charbon après un fameux coup de grisou.

Quand il y avait du vent, Nina et moi nous convainquions mutuellement d'entendre leurs plaintes monter du sol en longs gémissements interminables causés par le passage du vent dans les structures d'acier encore en place.

Nous n'étions pas les seuls à avoir entendu ces sinistres bruits, mais nous n'étions que deux à les supporter voire à les apprécier, c'était notre assurance tranquillité.

On parle souvent d'odeur de mort, mais sur cette ancienne exploitation minière, c'était le bruit de mort qui était le plus présent.

Quand je repense à cette période de ma vie, je me rends bien compte que si je ne m'étais pas enfui en courant de cet endroit, c'est qu'il était trop tard.

Nina m'avait inoculé son virus et je n'en avais pas encore pris conscience. Il avait pris pourtant assez de place en moi pour affecter mon jugement, mes goûts et m'empêcher d'avoir peur.

Si je me rappelle bien de cette période charnière de mon existence, les légères angoisses qui m'oppressaient lors de mes premières venues sur ce site avaient été assez vite remplacées par de l'allégresse et la conviction qu'une nouvelle force grandissait en moi.

L'impunité qui avait suivi le crime de Nina ne m'avait pas échappé, j'avais sous mes yeux la preuve évidente que la justice des hommes était une vraie passoire.

Mais que faisait la police ?

Sur cette affaire, elle n'avait pas été vraiment impressionnante; Nina n'avait jamais été interrogée et n'avait donc pas eu à mentir. Je n'avais eu qu'à sortir quelques banalités concernant notre relation à un jeune inspecteur plus attaché à ne pas faire de faute sur son rapport que sur ce que je voulais bien lui dire.

On sentait bien qu'il appliquait à la lettre ce qu'il avait appris à l'école de police et qu'il veillait à ne rien faire qui puisse mettre en danger sa carrière qui devait se terminer en apothéose comme numéro un d'un commissariat de ville moyenne plutôt que percé par trois balles lors d'une tentative d'interpellation ratée.

Nous étions pourtant comme fascinés par ce que représentait l'institution policière. Nina parce qu'elle se savait en sursis, elle n'avait aucune garantie qu'un flic un flic un peu plus malin que les autres ne se rendent compte de certaines incongruités sur la scène du meurtre. Cette éventualité ne lui faisait pas peur, d'abord parce que ce n'était pas dans son tempérament de vivre dans l'angoisse ensuite parce qu'elle était persuadée de sa supériorité sur ces petits enquêteurs comme elle se plaisait à les désigner.

Moi, qui étais un peu plus terre à terre, je lui opposais les nouvelles techniques scientifiques qui permettaient d'arrêter des criminels qui n'auraient rien risqué quelques vingt ans plus tôt.

Elle avait pris toutes ses précautions pour manipuler Marinette et ses affaires en mettant des gants et ce n'était pas un de ses poils de cul qui allaient la dénoncer dans cet atelier ou une ouvrière sur deux en avait laissé comme signatures de prises à la hussarde dans tous les recoins discrets de l'usine.

Je me disais qu'elle avait probablement raison, le crime de Marinette n'avait seulement de scandaleux qu'il avait pu se perpétrer dans une usine qui ne respectait pas les normes de sécurité.

Il n'avait occupé que quelques lignes en troisième page des journaux du Nord et encore pas plus de deux semaines.

Un accident stupide n'attire pas la curiosité morbide du lecteur comme le viol suivi du meurtre d'une adolescente.

On connaissait bien le sujet dans la région avec l'affaire de la petite fille d'ouvriers qui avait été retrouvée dans le terrain vague très voisin de la maison d'un notaire.

Les rumeurs et la vindicte publique avaient fait le reste, le notaire s'était retrouvé sous les feux des médias et avait eu toutes les peines du monde à se faire innocenter.

Pour Marinette, rien de semblable, aucun notaire ni notable à l'horizon, seul le patron de la C.F.T.N aurait pu avoir été inquiet d'avoir voulu poursuivre la jeune femme de ses ardeurs si il n'était pas de notoriété publique qu'il avait aussi peu de chance de se mélanger à la jeune fille que l'eau à l'huile en raison de ses préférences sexuelles très marquées.

Je dois reconnaître qu'à cette période, grâce à mes lectures, j'étais bien plus calé sur les méthodes et techniques de police américaine des années cinquante que sur celle de notre pays où les hirondelles venaient juste de quitter leurs vélos et leurs capelines plombées.

Cela rendait nos discussions assez animées, deux écoles s'affrontaient ; celles des inspecteurs aux chapeaux mous qui ne pouvaient pas réfléchir correctement sans s'être envoyé une demi-bouteille de bourbon et celle des commissaires du Quai des orfèvres qui harcelaient le suspect en faisant monter des demis et des sandwiches jambon beurre et qui n'hésitaient pas à abattre le Bottin sur les têtes brûlées quand les aveux tardaient trop à venir. Le fossé était évidemment trop grand pour que l'on puisse s'entendre, alors quand nos théories réciproques étaient allées au bout de leurs arguments sans que l'un de nous deux l'emportât, nous trouvions toujours un terrain d'entente sur le matelas de la chaufferie.

Mais cela ne pouvait pas durer éternellement, nous étions jeunes, nous avions le sang chaud et nous avions envie de nous prouver

à nous même et aux autres que nous pouvions faire de grandes choses.

C'est le Lüger qui nous fit changer le programme de nos rencontres sur le carreau de la mine.

J'avais eu le malheur de dire à Nina que mon père avait trouvé un Lüger pendant la guerre. Il l'avait récupéré sur un officier allemand qui avait fait l'erreur de ne pas recroiser le Rhin assez tôt.

Trente ans plus tôt, mon père, du haut de ses seize ans et à quelques mois de la libération, se trouvait cet après-midi là dans le grenier des parents d'un ami. De cet endroit stratégique, on pouvait voir toute la rue en enfilade, il n'avait donc eu aucun mal à voir ce type rigide comme une lame marcher d'une allure décidé dans la rue où se trouvait la maison. La ville était déserte, les Américains venaient de débarquer en Normandie et les bruits étaient nombreux que les Allemands allaient quitter la ville dans les heures qui suivaient.

Ce matin là, mon père se sentait l'étoffe d'un héros, l'occasion était trop belle de faire une action d'éclat, si il laissait passer cette chance, il lui faudrait attendre la prochaine guerre pour avoir quelque chose de valable à raconter à ses copains de bistrot, alors sans trop réfléchir aux conséquences, il ouvrit lentement la petite lucarne en fonte du grenier où ils se trouvaient et se pencha sur le toit avec une tuile à la main pour atteindre le rebord de la gouttière.

Pas si simple, le type en vert avançait vite, il n'avait plus grand temps à attendre pour se décider, il n'était plus qu'à une quinzaine de mètres, dans une dizaine de secondes il lui faudrait lâcher sa tuile ou retourner à l'anonymat pour toujours.

Ce délai trop court ne lui avait pas donné le temps de la réflexion.

Il se décida pour l'action, en visant très précisément il lâcha sa tuile de façon à ce qu'elle tombe à plat, il savait qu'il lui fallait

absolument toucher la tête afin d'éviter des représailles sanglantes pour tout le quartier.

Il s'était reculé pour ne pas être vu au cas où sa tuile n'aurait pas atteint sa cible, il s'attendait à un cri, au fracas de la tuile sur le pavé, rien de tout cela. Après quelques secondes de silence, il se décida à repasser la tête dans la lucarne pour comprendre ce qui s'était passé.

Le lieutenant allemand gisait de tout son long en travers du trottoir, sa casquette avait roulé jusqu'au milieu de la rue et laissait voir le sang teinter à grande vitesse sa chevelure blonde et soignée.

Aucun moment à perdre, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, mon père était avec son ami près du cadavre ou présumé tel.

Si il n'y a avait pas eu de bruit, c'est tout simplement parce que la tuile ne s'était pas cassée en frappant à pleine vitesse la casquette du soldat, il avait eu le crâne défoncé en douceur, il n'avait pas eu le temps de souffrir. Les deux amis, eux, par contre, n'avaient pas à en perdre avant de faire disparaître ce dormeur encombrant. En le tirant par les pieds et en le faisant glisser au sol, ils ne mirent que trente secondes à le faire descendre à la cave en le jetant du haut de l'escalier.

En vérifiant que la rue était encore vide, ils allèrent récupérer la casquette et la tuile intacte pour enlever toutes les traces de ce méfait. Ils avaient été si rapides que leur victime n'avait pas eu le temps de se vider sur le macadam, ils n'eurent qu'à essuyer les deux marches de l'escalier en pierre bleue de l'entrée où la belle tête blonde avait laissé quelques gouttes.

Il ne valait mieux pas se montrer dans les parages et ils allèrent rejoindre leur victime pour décider de la meilleure façon de s'en débarrasser.

Dix centimètres plus à gauche et je ne serai pas là à vous raconter des histoires de famille.

Mon père, encore tout fébrile des conséquences de son lancer de tuile était redescendu dans la cave sans se méfier particulièrement.

Erreur qui faillit lui être fatale !

Le lieutenant à la tête pourtant massacrée avait dû sortir de son inconscience pendant sa chute dans l'escalier, cela avait réveillé ses instincts belliqueux, malgré sa tête en sang, sa main avait machinalement retrouvé la direction de l'étui en cuir accroché à sa ceinture.

Il avait pu en extraire le Parabellum et l'avait braqué en direction du haut de l'escalier. Il ne pouvait plus bouger et il n'aurait pas pu attendre bien longtemps dans son état, il sentait son regard se brouiller et la faiblesse l'envahir.

Il mit sa dernière énergie à presser la détente.

La balle le manqua mais surprit les deux garçons, mon père en perdit l'équilibre et glissa dans l'escalier. Le bras du lieutenant était retombé contre ses jambes et ses yeux regardaient maintenant dans le vide. Encore sous la rage d'avoir échappé de si peu à la balle de 9 mm qui lui était destinée, mon père arracha de la main pendante le P08, le prit par le canon et en assena un coup de crosse sur la tempe de l'Allemand qui venait de terminer sa guerre.

Il lui prit son ceinturon et l'étui et y rangea le Parabellum en se disant qu'il avait dans les mains la plus belle preuve de courage de son existence passée et à venir.

Ils se partagèrent avec son ami le peu d'argent que l'officier avait sur lui et le recouvrirent de tapis qui moisissaient dans la cave.

Ils n'eurent pas longtemps à le laisser là, l'armée allemande quitta la ville deux jours plus tard sans avoir pris le temps de venger leur officier disparu. Les Américains étaient dans la place deux jours plus tard, juste à temps pour ramasser un cadavre qui commençaient à puer et qui avait été remonté de la cave.

Mon père retira un certain succès de son fait de guerre tardif mais ne transforma jamais l'histoire pour en faire une attaque à la

loyale. A la libération, il ne chercha pas à retirer le moindre avantage ou honneur de cet acte de résistance, parce qu'au fond de lui, il savait bien qu'il s'agissait plus d'un accident que d'une opération commando.

Il reprit donc sa petite vie d'ouvrier qui lui donnait à manger et lui assurait une petite existence sans souci majeur.

Mon père était discret, je n'aurai peut-être jamais connu cette histoire si je n'étais pas tombé par hasard sur le ceinturon et l'étui de pistolet enroulé dans un torchon derrière des cartons rangés au grenier.

Mon père fut d'abord gêné de me voir redescendre du grenier tenant dans les mains des témoins gênants de son passé.

J'avais seize ans lors de cette découverte, le même âge que lui quand il avait tué et l'âge idéal pour entendre une révélation de cette gravité.

Je croyais que le fait de lire des romans noirs à un rythme soutenu m'aurait endurci et qu'apprendre que mon père avait tué froidement un autre homme ne me ferait ni chaud ni froid.

Je me trompais...

Je me réveillai les nuits suivantes en sueur après avoir vu des tuiles tournoyer sans fin dans les airs...

Je me retrouvais assis sur mon lit, haletant avec encore dans les yeux le Parabellum ruisselant de sang, dans ce rêve j'avais remplacé mon père et je m'acharnais sur la tête du lieutenant qui prenait tous les coups sans vouloir tirer sa révérence. Je tapais sur cette tête qui ressemblait de plus en plus à un foie cirrhosé sans que le sourire moqueur disparaisse des lèvres massacrées. Ce n'était jamais ma victime qui demandait grâce mais moi qui me réveillait en sursaut. J'appréciais moyennement ce cadeau du passé que m'avait fait mon père, heureusement ces combats nocturnes s'espacèrent pour totalement disparaître.

Ce massacre au milieu de la nuit était pénible et était loin de ressembler à un voyage à Bagatelles. C'était devenu pour moi une façon étrange de me retrouver projeté dans une époque que

je n'avais pas connue, probablement en raison de son aspect onirique, je n'en avais jamais parlé à mon père. Je ne savais en fait trop que penser de ce qu'il avait fait lorsqu'il était adolescent, fierté, refus, dégoût ?

J'étais totalement incapable de prendre parti, il m'était aussi difficile d'imaginer comment cet homme aujourd'hui si calme et respectueux des lois avait pu décider en un instant de tuer de sang-froid. Me retrouver le Lüger à la main au milieu de la nuit ne répondait pas à ces interrogations, c'était et resterait une question en suspens.

Je savais déjà que toutes les questions n'ont pas obligatoirement de réponse et qu'il est sage d'accepter ce principe.

En y réfléchissant maintenant, ce gène du meurtre était peut être d'origine héréditaire, mais malheureusement pour mes recherches je n'avais jamais connu mes grands-parents paternels ni maternels. On ne vivait pas vieux quand on était mineur de fond au début du siècle et qu'on avait les poumons rongés par la silicose.

Auraient ils mis un coup de pic bien placé dans la barrette en cuir d'un porion qui les aurait mal noté ?

Mon père n'était pas loquace sur le sujet, ignorance ou difficulté d'en parler, encore une autre question sans réponse.

Découvrir à près de vingt ans que son destin est déjà tracé peut causer un choc, j'acceptais de suivre cette voie nouvellement ouverte sans y voir autre chose qu'une fatalité. J'avais toujours trouvé plus facile de descendre une pente que d'attaquer une montée, cette avenue grande ouverte semblait assez attirante et beaucoup moins tortueuse que l'avenir classique des garçons de mon âge et de ma condition sociale.

Je n'avais donc pas harcelé mon père pour en savoir plus sur la période de sa jeunesse qui l'avait vu être si téméraire.

C'était pour lui une période révolue, il l'avait rayée de sa mémoire et n'avait plus aucune envie de s'y replonger comme si,

avec le temps, il s'était rendu compte de la futilité de son acte et des risques fous qu'il avait pris et fait prendre à ses proches.

Quand il m'avait vu avec le Parabellum en main, son œil n'avait pas brillé et j'avais vu la gêne l'envahir, il ne m'avait pas interdit de le garder mais j'avais tout de suite senti qu'il ne voudrait plus parler de ce sujet.

J'avais donc pris le 9 mm pour l'emmener dans ma chambre et le cacher derrière mes séries noires, quel meilleur endroit pour un instrument à cracher des pralines de mort ?

Je le ressortais par moment pour le manipuler et faire claquer sa détente, j'avais bien pris soin d'enlever le chargeur et de vérifier qu'aucune balle n'était engagée dans le canon. Sans avoir jamais tiré, j'avais compris comment il fonctionnait, son mécanisme de grenouillère qui réarmait la culasse et éjectait la douille était si précisément usiné qu'il semblait faire bloc avec le canon. Je retirai un plaisir purement tactile à sentir le poids de l'acier dans ma main, comme apprivoisée, l'arme se réchauffait avec le temps et semblait me reconnaître comme son maître. J'avais récupéré un magasin plein et une petite boîte de munitions avec le pistolet mais une boîte de cinquante est bien petite pour assurer un entraînement de qualité.

C'est encore Nina qui me fit franchir un pas dans mon approche de la violence, quand elle sut que j'étais l'heureux détenteur d'une arme mythique comme le Luger, elle tint absolument à le voir.

Que pouvais-je lui refuser ?

Quand elle désirait quelque chose, elle avait les moyens de me faire céder, elle connaissait mes points faibles et elle